

Lucrece Borgia, drame de Victor Hugo, Paris, Théâtre de la Porte-Saint-Martin, 2 février 1833.

Cf cours sur le théâtre romantique : <http://www.altersexualite.com/spip.php?article734#partie12>

PRÉFACE. [...] L'auteur [...] a repris ses travaux de prédilection, avant même d'en avoir tout-à-fait fini avec les petits adversaires politiques qui sont venus le distraire il y a deux mois. Et puis, mettre au jour un nouveau drame six semaines après le drame proscrit, c'était encore une manière de dire son fait au présent gouvernement. C'était lui montrer qu'il perdait sa peine. C'était lui prouver que l'art et la liberté peuvent repousser en une nuit sous le pied maladroit qui les écrase. Aussi compte-t-il bien mener de front désormais la lutte politique, tant que besoin sera, et l'œuvre littéraire. On peut faire en même temps son devoir et sa tâche. L'un ne nuit pas à l'autre. [...]

Prenez la difformité *physique* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète ; placez-la là où elle ressort le mieux, à l'étage le plus infime, le plus souterrain et le plus méprisé de l'édifice social ; éclairez de tous côtés, par le jour sinistre des contrastes, cette misérable créature ; et puis, jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme, le sentiment paternel. Qu'arrivera-t-il ? C'est que ce sentiment sublime, chauffé selon certaines conditions, transformera sous vos yeux la créature dégradée ; c'est que l'être petit deviendra grand ; c'est que l'être difforme deviendra beau. Au fond, voilà ce que c'est que *Le Roi s'amuse*. Eh bien ! Qu'est-ce que c'est que *Lucrece Borgia* ? Prenez la difformité *morale* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète ; placez-la là où elle ressort le mieux, dans le cœur d'une femme, avec toutes les conditions de beauté physique et de la grandeur royale, qui donnent de la saillie au crime, et maintenant mêlez à toute cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel ; dans votre monstre mettez une mère ; et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisait peur fera pitié, et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux. Ainsi, la paternité sanctifiant la difformité physique, voilà *Le Roi s'amuse* ; la maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrece Borgia*. Dans la pensée de l'auteur, si le mot *bilogie* n'était pas un mot barbare, ces deux pièces ne feraient qu'une bilogie *sui generis*, qui pourrait avoir pour titre : *Le Père et la Mère*.

[...] Le poète aussi a charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde. [...] Il fera toujours apparaître volontiers le cercueil dans la salle du banquet, la prière des morts à travers les refrains de l'orgie, la cagoule à côté du masque. Il laissera quelquefois le carnaval débraillé chanter à tue-tête sur l'avant-scène ; mais il lui criera du fond du théâtre. [...] Et quant aux plaies et aux misères de l'humanité, toutes les fois qu'il les étalera dans le drame, il tâchera de jeter sur ce que ces nudités-là auraient de trop odieux le voile d'une idée consolante et grave. [...] Le drame qu'il rêve et qu'il tente de réaliser pourra toucher à tout sans se souiller à rien. Faites circuler dans tout une pensée morale et compatissante, et il n'y a plus rien de difforme ni de

repoussant. À la chose la plus hideuse mêlez une idée religieuse, elle deviendra sainte et pure. Attachez Dieu au gibet, vous avez la croix.

ACTE PREMIER, PREMIÈRE PARTIE, SCÈNE 1

Une terrasse du palais Barbarigo, à Venise. C'est une fête de nuit. Des masques traversent par instants le théâtre. Des deux côtés de la terrasse, le palais splendidement illuminé et résonnant de fanfares. La terrasse couverte d'ombre et de verdure. Au fond, au bas de la terrasse, est censé couler le canal de la Zuecca, sur lequel on voit passer par moments, dans les ténèbres, des gondoles, chargées de masques et de musiciens, à demi éclairées. Chacune de ces gondoles traverse le fond du théâtre avec une symphonie tantôt gracieuse, tantôt lugubre, qui s'éteint par degrés dans l'éloignement. Au fond, Venise, au clair de lune. [...]

SCÈNE V

Maffio, un flambeau à la main. Gennaro ! Veux-tu savoir quelle est la femme à qui tu parles d'amour ?

Dona Lucrezia, à part, sous son masque. Juste ciel !

Gennaro. Vous êtes tous mes amis, mais je jure Dieu que celui qui touchera au masque de cette femme sera un enfant hardi. Le masque d'une femme est sacré comme la face d'un homme.

Maffio. Il faut d'abord que la femme soit une femme, Gennaro ! Mais nous ne voulons point insulter celle-là, nous voulons seulement lui dire nos noms. (*Faisant un pas vers dona Lucrezia*). — Madame, je suis Maffio Orsini, frère du duc de Gravina, que vos sbires ont étranglé la nuit pendant qu'il dormait.

Jeppo. Madame, je suis Jeppo Liveretto, neveu de Liveretto Vitelli, que vous avez fait poignarder dans les caves du Vatican.

Ascanio. Madame, je suis Ascanio Petrucci, cousin de Pandolfo Petrucci, seigneur de Sienne, que vous avez assassiné pour lui voler plus aisément sa ville.

Oloferno. Madame, je m'appelle Oloferno Vitellozzo, neveu d'Iago d'Appiani, que vous avez empoisonné dans une fête, après lui avoir traîtreusement dérobé sa bonne citadelle seigneuriale de Piombino.

Don Apostolo. Madame, vous avez mis à mort sur l'échafaud don Francisco Gazella, oncle maternel de don Alphonse d'Aragon, votre troisième mari, que vous avez fait tuer à coups de hallebarde sur le palier de l'escalier de Saint-Pierre. Je suis don Apostolo Gazella, cousin de l'un et fils de l'autre.

Dona Lucrezia. Ô Dieu !

Gennaro. Quelle est cette femme ?

Maffio. Et maintenant que nous vous avons dit nos noms, madame, voulez-vous que nous vous disions le vôtre ?

Dona Lucrezia. Non ! Non ! Ayez pitié, Messieurs ! Pas devant lui !

Maffio, la démasquant. Ôtez votre masque, Madame, qu'on voie si vous pouvez encore rougir.

Don Apostolo. Gennaro, cette femme à qui tu parlais d'amour est empoisonneuse et adultère.

Jeppo. Inceste à tous les degrés. Inceste avec ses deux frères, qui se sont entretués pour l'amour d'elle !

Dona Lucrezia. Grâce !

Ascanio. Inceste avec son père, qui est pape !

Dona Lucrezia. Pitié !

Oloferno. Inceste avec ses enfants, si elle en avait ; mais le ciel en refuse aux monstres !

Dona Lucrezia. Assez ! assez !

Maffio. Veux-tu savoir son nom, Gennaro ?

Dona Lucrezia. Grâce ! Grâce ! Messieurs !

Maffio. Gennaro, veux-tu savoir son nom ?

Dona Lucrezia. *(Elle se traîne aux genoux de Gennaro).*

N'écoute pas, mon Gennaro !

Maffio, *étendant le bras.* C'est Lucrece Borgia !

Gennaro, *la repoussant.* Oh !... *Elle tombe évanouie à ses pieds.*